

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 155.

Les
**Pèlerinages de l'Islam Chiïte
et le choléra**

Travail du Laboratoire de Médecine Coloniale (Professeur H. BONNIN)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 24 avril 1933

PAR

Aimé-Pierre PORTE

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à SAINT-ÉTIENNE-LA-GENESTE (Corrèze), le 28 janvier 1907.

Examineurs de la Thèse	{	MM. BONNIN, professeur	<i>Président.</i>
		MANDOUL, professeur	{ <i>Juges.</i>
		R. SIGALAS, agrégé	
		AUBERTIN, agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1933

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 155.

Les

Pèlerinages de l'Islam Chiite et le choléra

Travail du Laboratoire de Médecine Coloniale (Professeur H. BONNIN)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 24 avril 1933

PAR

Aimé-Pierre PORTE

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à SAINT-ÉTIENNE-LA-GENESTE (Corrèze), le 28 janvier 1907.

Examineurs de la Thèse	{	MM. BONNIN, professeur	Président.
		MANDOUL, professeur	Juges.
		R. SIGALAS, agrégé	
		AUBERTIN, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESEUR

6, Place Saint-Christoly

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSE, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELIER.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.....	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.....	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.....	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.....	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DÉLAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique.....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.....	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques.....	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.....	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.....	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.....	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BÉLIE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	GREYX.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	N.	Obstétrique.....	RIVIÈRE.
id.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	DAMADE.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	PIÉCHAUD.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.....	VITTE.
id.....	DELMAS-MARSALET.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac.....	GOLSE.
Accouchements.....	PERY.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....			MM. CABANNES.
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.....			N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			GOURDON.
id.....	Clinique dentaire.....		DÉLGUEL.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A MON GRAND-PERE

A MA MERE — A MON PERE

Qu'ils trouvent là le meilleur de ma
reconnaissance et de mon affection.

A MA SŒUR

A MES AMIS

A RAYMOND DATHEIL

A EMILE VACHER

Principal du Collège de Joigny.

Témoignage de gratitude.

AU DOCTEUR PIERRE MISTROT

A MES PROFESSEURS DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE

A MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL LE BOURGO

*Professeur à l'Ecole principale du Service de santé de la Marine et des Colonies.
Chevalier de la Légion d'honneur.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL CANTON

*Professeur à l'Ecole principale du Service de santé de la Marine et des Colonies.
Chevalier de la Légion d'honneur.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN-CHEF BRUN

*Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de santé
de la Marine et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier d'Académie.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR H. BONNIN

*Professeur de médecine coloniale et Clinique des maladies exotiques,
Médecin des Hôpitaux,
Officier de l'Instruction publique.*

Pour l'accueil toujours si bienveillant
trouvé près de vous, pour vos conseils,
ma profonde reconnaissance.

Les

Pèlerinages de l'Islam Chiïte et le choléra

AVANT-PROPOS

Dans son travail inaugural sur la *Protection de l'Europe contre le Choléra*, notre camarade et ami le docteur Bouffier a ébauché le rôle important des pèlerinages chiïtes dans la propagation du choléra en Proche-Orient.

L'étude plus fouillée des coutumes et des mœurs pittoresques des populations musulmanes de secte chiïte nous a conduit à ce modeste essai épidémiologique.

Pour ce faire nous avons trouvé au Laboratoire de médecine coloniale le meilleur de notre documentation : nous en remercions son directeur, M. le Professeur H. Bonnin.

Nous tenons à dire aussi, notre reconnaissance à M. le docteur Gilmour, directeur de la section d'hygiène à la S. D. N. et à M. le Professeur Neveu-Lemaire, professeur de parasitologie à la Faculté de médecine de Paris, pour leurs conseils précieux.

CHAPITRE PREMIER

LE CHIISME

I. — Origine du Chiisme.

632 : Le Prophète est mort. L'Islam en deuil se demande qui va recueillir la suprême succession.

Ali, gendre et cousin de Mahomet, semble tout naturellement désigné. N'a-t-il pas été l'animateur et le héros de toutes les batailles qu'a dû livrer l'Islam, le délégué du Prophète, pour faire des lectures publiques ? Enfin, avant de mourir, Mahomet n'a-t-il pas dit à son peuple : « Celui dont je suis le Maître, voici Ali, qui est aussi son Maître », et encore : « Je vais être appelé au Ciel : je laisse au milieu de vous deux choses importantes : le Coran et ma famille. »

« Mais, nous dit Houdas ⁽¹⁾, Aïcha, une des veuves de Mahomet, jalouse de conserver l'influence qu'elle exerçait sur son mari, réussit tout d'abord à faire désigner Aboubakre, son père, comme pontife de la communauté musulmane naissante. Plus tard, elle combattit de nouveau la candidature d'Ali et lui fit successivement préférer Omar, puis Ossman. » Si bien qu'Ali ne fut reconnu kalife de l'empire islamique qu'en 652.

Son règne fut de courte durée. Ame sensible ⁽²⁾, guerrier courageux, apôtre ardent de la nouvelle religion, le kalife manquait de décision et de volonté. A peine arrivé au pou-

(1) Houdas, *L'Islamisme*, Paris, 1908 .

(2) Il nous reste d'Ali des Sentences et des Poésies fort estimées par les Arabes et dont une partie a été traduite en français par Vattier (1. 660).

voir, il commit la faute de laisser à des arbitres le soin de se prononcer entre lui et son compétiteur Moawiya ⁽³⁾, « alors qu'il avait avec lui des forces suffisantes pour continuer la lutte et que sa vaillance lui eût assuré le succès » ⁽⁴⁾. Il fut déchu. Cette faillite du gendre du Prophète troubla si bien les esprits qu'il se trouva des musulmans pour oser l'assassiner à Koufa, alors qu'il s'apprêtait à marcher sur Moawiya. Atteint au front par un poignard empoisonné, il succombait le 17 Ramadan 661 ⁽⁵⁾.

Hassan, son fils aîné, proclamé kalife, préféra un accommodement avec Moawiya et lui abandonna le kalifat.

A la mort de Moawiya, en l'an 60 de l'Hégire (682), son fils Yézid lui succéda comme kalife de Damas.

Mais l'iman Hossein, second fils d'Ali, refusait de reconnaître Yézid.

Les habitants de Koufa lui écrivirent alors qu'ils seraient unanimes à le prendre pour chef s'il voulait venir dans leur pays.

L'entreprise était séduisante, mais combien périlleuse et incertaine.

Enfin, après maintes hésitations, Hossein se décida à leur envoyer un émissaire, Mouslim Bin Acquil, qui, d'abord reçu avec enthousiasme, fut trahi et décapité.

Mais l'Iman, ignorant la fin tragique de Mouslim, s'était mis en route pour Koufa ⁽⁶⁾. D'Hadjir, il dépêcha un second émissaire, qui subit le même sort que le premier.

Enfin, à Chiraz, il rencontra une troupe de mille cavaliers de l'armée de Yézid qui ne lui permirent pas de rebrousser chemin, mais seulement de se diriger vers Kerbéla. C'est dans cette ville que l'Iman, refusant de se rendre, fut attaqué. Le 10 Mouharrem ⁽⁷⁾, la bataille commença. Lutte iné-

(3) Premier kalife de la dynastie des Omeyades.

(4) Houdas, *L'Islamisme*, loc. cit.

(5) Ramadan (jeûne) : 9^e mois de l'année musulmane.

(6) A 7 kilomètres de Bagdad.

(7) Mouharrem (ce qui est impie) : 1^{er} mois.

gale, où les 5.000 hommes du gouverneur de Koufa eurent tôt fait d'écraser les 72 survivants d'Hossein; seul un esclave et le jeune fils d'Hossein ne furent pas tués.

L'Iman mourut le dernier, après avoir assisté à la fin cruelle de tous les siens. Son cadavre fut insulté et piétiné par les chevaux.

Sa tête fut envoyée à Koufa et promenée dans les rues par ordre du gouverneur; puis elle fut expédiée à Damas.

La postérité d'Ali semblait donc écartée à jamais du pouvoir. Elle conserva néanmoins un nombre important de partisans : « les Alides », presque tous Persans.

Nous allons essayer de suivre la genèse de ce nouveau parti politique.

*
**

En 643, le glorieux empire des Sassanides s'écroula pour toujours et la Perse devint une des provinces du grand Empire Arabe, où venait d'éclorre et de se développer l'Islamisme.

Les Arabes voulurent donc imposer leur religion et leurs mœurs aux vaincus. Mais on ne détruit pas ainsi une des plus merveilleuses civilisations du monde. Les Persans résistèrent. Ils furent féroceement persécutés. La peine de mort fut appliquée à quiconque parlait la langue persane, les villes qui refusèrent d'épouser la nouvelle religion durent-payer de très fortes rançons.

Devant les intrus, les fidèles indo-boudhiques fuyaient vers les Indes et la Chine. Les Persans, privés de religion officielle, n'avaient entre eux d'autre lien que la haine commune des persécuteurs et surtout du kalife, leur chef spirituel et politique. Ils ployaient sous les coups, mais attendaient leur revanche.

C'est à ce moment que Fathma, la veuve d'Ali, traversa le désert d'Arabie pour se rendre en Perse. Le Persan, insensible à l'Islamisme, qui n'était pour lui qu'une législation, trouva en son désir de vengeance et sa pitié pour une femme les motifs nécessaires à l'exaltation de son zèle religieux :

Fathma fut accueillie par ses hôtes, qui se firent les champions du droit méconnu des Alides.

Le lâche assassinat d'Hossein faisant déborder d'horreur et de haine le cœur sensible des Persans, ne fit qu'augmenter le nombre des partisans de la dynastie Alide.

Le Chiisme venait de naître.

II. — Le Chiisme.

Le Chiisme donc, d'origine persane, n'était au début qu'un parti politique né par réaction contre la tyrannie des Arabes.

Il va devenir et demeurer un système religieux. Le Persan; en effet, ne pouvait accepter à l'état brut la religion de Mahomét. Car l'Islamisme, qui est, comme nous le dit Renan (8), la dernière création religieuse de l'humanité, est, à beaucoup d'égards, la moins originale. Ailleurs, les origines se perdent dans le rêve. L'Islamisme, au contraire, apparaissant au milieu d'une réflexion très avancée, manque absolument de surnaturel. Mahomet, Omar, Ali, ne sont ni des voyants, ni des illuminés, ni des thaumaturges. Chacun s'offre à l'analyse avec toutes les faiblesses de l'humanité... « L'Arabe manque complètement de l'élément qui engendre le mysticisme et la mythologie... Il n'a pas le don de l'imagination surnaturelle... Voilà pourquoi la religion musulmane est restée si pauvre et pourquoi l'élément mythique est absolument nul. » Et voilà pourquoi aussi l'imagination du peuple persan, prodigieusement sentimental et avide de poésie, ne pouvait être touchée par ce qui paraissait n'être qu'une nouvelle législation; mais le martyr d'Ali, avec l'histoire d'Hassan et d'Hossein, vint stimuler la foi persane. Les malheurs d'un homme juste, la persécution, le supplice de deux jeunes gens ravivèrent merveilleusement les données morales et les croyances de l'ancien Iran.

(8) Renan, *Histoire religieuse*.

Le Chiisme sera donc un Islam dissident fondé sur la religion d'Ali.

Darmesteter, dans son *Histoire de la Perse*, le définit comme : « la vieille religion persane encadrée de formules musulmanes ». Nous allons essayer de dégager les différences essentielles entre le Chiisme et l'Islamisme orthodoxe.

Le trait le plus caractéristique du Chiisme, c'est le véritable culte qu'il rend au gendre du Prophète. Houdas écrit à ce propos : « Tandis que dans le monde orthodoxe on a divinisé Mahomet, les Chiïtes ont, eux aussi, revêtu peu à peu Ali du caractère divin, si bien que dans la masse des fidèles on est venu au point de placer ce dernier sur le même plan que le Prophète, et peut-être même, au fond, lui accorde-t-on la prééminence. C'est ce point particulier qui a déjà rendu et rendra toujours irréconciliables les Sunnites ⁽⁹⁾ et les Chiïtes. »

D'autre part, ils ne déniaient pas à Mahomet le droit que tout musulman lui reconnaît d'avoir légiféré en matière canonique ou autre, mais s'ils acceptent le Coran ils réfutent la Sunnah ⁽¹⁰⁾ ou tradition du Prophète.

Ils accusent la plupart des traditionalistes (ou Hadits) d'avoir défiguré le texte qu'ils avaient seulement pour mission de transmettre. Ceux-ci, disent-ils, ont fait disparaître tous les passages dans lesquels il était fait mention d'Ali, passages qui auraient justifié ses droits à la succession immédiate de Mahomet.

L'inclusion mythologique dans la religion d'Ali contribue également à séparer Chiïtes et Sunnites.

Darmesteter ⁽¹¹⁾ écrit : « La Perse transporta en masse sa mythologie dans la religion nouvelle... Tous ces peuples de

(9) Partisans de la Sunnah.

(10) Après la mort de Mahomet, le kalife Aboubakre ordonna à Zeïd, le secrétaire du Prophète, de réunir ce qui restait des textes écrits, en écartant tout ce qui ne serait pas confirmé par deux témoins : ce fut le Coran, auquel s'est ajoutée la Sunnah.

(11) Darmesteter, *Histoire de la Perse*.

génies et de démons, de Djenns et de Divs, de périss, qui animaient les eaux, les monts et déserts, continuèrent à régner en paix dans leur empire comme si rien ne s'était passé dans le temple. »

Et les principes de théologie politique qui avaient dominé la Perse ancienne revinrent affirmer leur empire. Dans la théorie persane, le pouvoir appartenait au Roi, fils de Dieu, investi par son origine supraterrrestre de la gloire divine.

On reporta sur la tête d'Ali toutes les splendeurs et les saintetés de la vieille royauté nationale.

« Hossein avait épousé une fille du dernier roi Sassanide, de sorte que l'imamat était fixé dans son sang par double droit divin, et l'union de la Perse ancienne et de l'Islamisme à la façon persane se trouve scellée dans Hossein aux plaines de Kerbela. » (12).

L'immortalité de l'âme est comprise de la même façon dans le Chiisme et dans le Mazdéisme. Durant les trois jours qui suivent la mort, l'âme flotte autour du corps et éprouve des joies et des peines, comme si l'être vivait encore; ces trois jours écoulés, l'âme monte au Ciel pour être jugée.

Le culte de l'Arbre, pratiqué par les Chiites, est complètement étranger à l'islamisme. Aujourd'hui comme autrefois, sous les Mollahs comme sous les Maubeds, l'Arbre est considéré comme une puissance bienfaisante, capable de chasser les maladies et la mort (13).

Il en est de même des Fervers, qui sont des créatures célestes semblables aux Yazatas du temps des Sassanides. Ils ont la figure idéale, la partie immortelle des créatures terrestres. Ces Fervers se placent sur les épaules des hommes : Le bon Ferver est sur l'épaule droite, le mauvais sur l'épaule gauche. Pendant que le mauvais Ferver pousse l'homme au péché, le bon, au contraire, lui montre le bien. Lorsque l'homme meurt, le bon Ferver demeure au Ciel, aussi les prières pour les morts leur sont-elles adressées. Et plus

(12-13) Darmesteter, *Histoire de la Perse*.

l'homme est juste et grand, plus son Ferver est puissant ⁽¹⁴⁾.

Les purifications rituelles, les prédications astrologiques, les opérations magiques, ont dans le Chiisme comme dans le Mazdéisme la place d'honneur.

Enfin, les Chiites permettent la figuration des êtres vivants, ce qui a valu la production et la conservation des plus beaux monuments de l'art persan.

Voilà ce qu'est le Chiisme.

Mais à côté de cette religion dissidente, il y a eu depuis toujours de nombreuses sectes, très différentes les unes des autres. Ce sont :

Les Druses du Liban, qui sont des insatisfaits et attendent un nouveau Prophète.

Les Haschichins, qui, aux XI^e et XII^e siècles, terrorisèrent l'Asie Mineure. Leur nom vient de ce qu'ils avaient l'habitude de fumer du Haschich (d'où l'origine du mot assassin).

Les Soufistes ⁽¹⁵⁾, vêtus d'une sorte d'étoffe de laine, renoncent aux plaisirs terrestres et se contentent d'observer les lois religieuses; pour eux l'âme est une émanation de Dieu et doit se réunir à lui par l'Amour.

Cette secte trouva des vulgarisateurs dans les poètes persans Omar Khayain et Hafez.

Nous allons, pour terminer ce chapitre, dire quelques mots sur la répartition géographique des Chiites.

Né en Perse, le Chiisme y devint religion officielle en 1499 et elle y compte aujourd'hui environ 8.000.000 d'adeptes. En Mésopotamie, presque toute la population est Chiite; enfin, en Syrie, dans les provinces asiatiques russes et l'Inde, on trouve 1 à 2 millions de Chiites.

(14) Djamchidi-Djahansouzi, *Les pèlerinages de l'Islam chiite*, Thèse Paris, 1930.

(15) En Arabe, suf signifie laine.

CHAPITRE II

LES PELERINAGES

Lorsque Mahomet établit les lois de l'Islamisme, il ne put faire table rase des traditions religieuses locales préexistantes (1). Fidèle au monothéisme, il chassa les idoles de la Kaaba (2), mais, s'inspirant de la tradition biblique, il conserva le pèlerinage.

Ainsi, par transformation d'un rite antéislamique, est née la tradition du pèlerinage musulman, prescription coranique au même titre que la purification, la prière, le jeûne, l'aumône, ces quatre autres règles fondamentales de l'Islam. « Accomplissez le pèlerinage de la Mecque et la visite des lieux saints. » Voilà ce qu'ordonne le Coran (chap. II, verset 192).

Or, pour le Chiite, il existe deux sortes de pèlerinages : le pèlerinage dit Vadjeb ou obligatoire et le pèlerinage Mostahab ou facultatif.

Le pèlerinage obligatoire est exclusivement réservé à la Mecque et ne diffère en rien du pèlerinage sunnite.

Le pèlerinage Mostahab seul fera l'objet de cette étude. Tout musulman Chiite doit l'accomplir une fois dans sa vie.

Cependant, il est prévu des cas d'exception. Ainsi, pour faire le pèlerinage, il faut réunir les conditions suivantes :

(1) Bibliques et judaïques.

(2) Sanctuaire construit, dit-on, par Abraham et groupant toutes les divinités secondaires.

1° La plénitude de l'intelligence et du discernement : l'obligation du pèlerinage n'incombe ni à l'enfant ni à l'aliéné;

2° La possibilité de subvenir aux moyens de subsistance et de transport pendant les voyages : le pèlerinage n'est permis qu'aux personnes dont « l'excédent de l'actif de leurs biens sur le passif est suffisant pour pourvoir aux dépenses du pèlerinage »;

3° Le pèlerin doit avoir les moyens de subvenir aux besoins de sa famille pendant tout le temps que dure son absence, en sus de ses dépenses personnelles.

Sinon, le pèlerinage sera considéré comme acte nul.

4° La possibilité de faire le voyage : les malades ne sont pas obligés d'exécuter le pèlerinage.

Enfin, le pèlerinage peut être rendu obligatoire par un vœu, un serment, par suite d'un premier pèlerinage annulé.

Il peut être répété autant de fois que se présente un motif important ⁽³⁾.

Mais ces lois coraniques ne sont pas toujours respectées, et souvent le Chiite s'embarquera pour les Lieux Saints sans un sou vaillant. De village en village, il ira quêtant une bouchée de pain, un gîte pour la nuit. Mais que lui importent les privations et les souffrances, puisque Allah lui ouvrira certainement toutes grandes les portes de son Paradis après ce geste de piété.

Le pèlerinage peut se faire à toutes les époques de l'année; cependant, les pèlerins évitent les fortes chaleurs et se rendent aux Lieux Saints surtout au mois d'octobre et de septembre. C'est ainsi qu'à Nedjef l'affluence est très grande du 19 au 23 Ramadan ⁽⁴⁾, pendant les jours où l'iman Ali fut blessé et mourut.

A Kerbela, les jours où le pèlerinage est le plus efficace

(3) Djamchidi-Djahansouzi, *loc. cit.*

(4) Ramadan (jeûne).: 9^e mois de l'année.

sont le premier Redjeb, le 18 Chaban, le 26 Ramadan, le 9 Zilhidjé, le 10 Mouharrem et le 20 Safar ⁽⁵⁾.

On affirme que le 10 Mouharrem, anniversaire de la mort de l'iman Hossein, 20.000 à 30.000 pèlerins s'assemblent à Kerbela, et que le 9 Zilhidjé (veille du Courban Baïram), ils sont 40.000 à 50.000.

Les pèlerins se rendent aux Lieux Saints en caravane.

Voici ce qu'écrivait d'Allemagne à ce propos ⁽⁶⁾ : « Leur sortie de la ville se fait en grande cérémonie. La procession s'ébranle au son de la musique et est précédée de bannières flottantes. Ces caravanes de pèlerins sont organisées comme de véritables agences Cook. Elles possèdent leur courrier attitré, qui a coutume de faire régulièrement chaque année le voyage. Ce conducteur, ou tchaouch, prend la tête du cortège et déploie la bannière rouge surmontée de la main du Prophète.

» Le tchaouch est secondé par des palefreniers, des conducteurs d'animaux, des monteurs de tentes et des porteurs d'eau.

» Il connaît tous les chants religieux que les pèlerins doivent répéter avec lui à l'entrée ou à la sortie des villages, ainsi qu'à l'approche des tombeaux des Saints ou des mosquées vénérées. Le tchaouch s'occupe aussi du côté matériel et sait où trouver des logements pour sa troupe. Il fait son affaire de la nourriture et de tous les accessoires indispensables à ceux qui se sont enrôlés sous sa bannière. Ce métier de courrier ne laisse pas, du reste, que d'être fort lucratif : chaque pèlerin, suivant ses moyens, lui fait un cadeau, qui peut aller jusqu'à une centaine de francs pour les pèlerins fortunés, tandis que les pauvres ne peuvent lui offrir que quelques krans... »

Quand les pèlerins ont accompli leur pieux voyage, ils

(5) Radjeb : 7^e mois; Chaban : 8^e mois; Zilhidjé (ou Zon el Hedja, voyage à la Mecque) : 12^e mois; Mouharrem (ce qui est impie) : 1^{er} mois; Safar : 2^e mois.

(6) Henri d'Allemagne, *Trois mois de voyage en Perse*.

prennent le titre que leur confère le Lieu Saint où ils ont prié.

Les visiteurs du tombeau de La Mecque s'appellent Hadji, ceux qui ont été à Kerbela deviennent Kerbelai et enfin les voyageurs qui ont approché le mausolée de l'iman Reza, à Meched, sont considérés comme Mechadi.

Mais les pèlerins ont souvent bien souffert pour mériter cette appellation, car la vie est dure en caravane. Aux fatigues de la route, aux intempéries, s'ajoute la mauvaise nourriture : aliments souvent gâtés et toujours mal préparés, pain mal cuit. Car le pèlerin vit sur les provisions apportées de son pays. Les vivres frais, viandes, fruits, apportés par les rares bédouins du voisinage, atteignent le plus souvent des prix prohibitifs, alors que beaucoup de pèlerins sont pauvres. La question de l'eau est encore plus angoissante. Souvent putride, parfois saumâtre, souvent chaude, l'eau provoque et entretient les troubles digestifs les plus graves et contribue à créer cet état d'épuisement extrême qui s'installe chez les pèlerins au cours de longues journées de route, et est un facteur important dans la mortalité des caravanes.

Les pèlerins riches sont installés sur des palanquins (ou choukoufs) en feuilles de palmier tressées, attachés sur les chameaux et couverts d'une toile qui protège du soleil. Ils y restent étendus ou accroupis au cours de longues étapes et peuvent y dormir. Là, ils vivent, certains y meurent, d'autres y naissent.

Les moins fortunés s'installent à deux, au milieu des bagages, sur le dos du dromadaire, d'autres vont à cheval ou à dos d'âne. Les plus misérables vont à pied. Ils vivent de mendicité, allant, aux étapes, d'une tente à l'autre, quêter un morceau de pain ou une calabasse d'eau, à moins qu'ils ne disputent aux chiens les cadavres des animaux tombés d'épuisement (7). Cependant, aujourd'hui, les choses ont un peu changé. Les routes, autrefois presque impraticables, ont

(7) D'après Duguët, *Les pèlerinages de La Mecque*, Paris, 1932.

été élargies et refaites. Les moyens de locomotion ont changé aussi. Et actuellement les pèlerins persans ne mettent plus que trois à quatre jours pour se rendre en Irak, au lieu d'une vingtaine de jours autrefois.

Malgré cela, il est encore des pèlerins qui préfèrent marcher à pied, estimant que le surcroît des souffrances qu'ils endurent leur vaudra des avantages spéciaux au Paradis d'Allah.

Aux Lieux Saints, l'hygiène du pèlerin dépend surtout de sa fortune.

Les riches habitent des appartements luxueux et confortables, loués pour la durée de leur séjour; ils sont accompagnés de leurs domestiques, qui préparent leur nourriture.

Les pauvres, eux, sont entassés dans les caravansérails dans les cours des mosquées et souvent dans les caves de maisons insalubres. Et comme nourriture ils doivent se contenter d'un peu de pain et de quelques dattes.

Les moutaouefs, ou guides, se chargent de faire visiter les tombeaux sacrés, réciter les oraisons et les prières à la rentrée et à la sortie des mosquées, voire même de procurer aux pèlerins un avant-goût de toutes les félicités qui les attendent dans l'au-delà, en leur procurant une femme pour un « mariage temporaire »; lequel pourra durer de un jour à quatre-vingt-dix ans.

Le nombre des pèlerins visitant les Lieux Saints irakiens était évalué à 200.000 par an. Ce nombre a diminué aujourd'hui. D'après les statistiques de ces dernières années, on n'en compte plus que 60.000.

La majeure partie d'entre eux est formée par des Persans. Les autres dépassent rarement le dixième du chiffre total.

Il y a aussi les pèlerins indigènes, qu'il est difficile de dénombrer, mais qui ont été évalués à 40 ou 50.000.

Ordinairement, les pèlerins restent à Nedjef trois ou quatre jours, à Kerbela, deux jours à l'aller, quatre ou cinq jours au retour; à Kazimieh, quatre ou cinq jours, et à Samara deux ou trois jours. Ils ne s'arrêtent donc dans les Lieux

Saints que pendant un temps relativement court. Mais à l'époque de grande affluence, c'est-à-dire en automne, les arrivages se succédant sans répit, un grand nombre de pèlerins se trouvent ainsi sur le territoire irakien.

Ceci dit, voyons quelles sont les routes empruntées par les visiteurs.

Les pèlerins du Caucase, de l'Afghanistan et de l'Asie centrale se rendent en Mésopotamie en passant par Kermanschach, qui se trouve situé à la jonction de toutes les routes terrestres qui communiquent avec les Lieux Saints irakiens. De Kermanschach, ils passeront par Kasrechirine, Khanaqhine, Bagdad et enfin Kerbela; ou encore par Hanèkine, Chehirban, Bakouba, puis Kasimieh (d'où ils font une boucle sur Samara) et atteignent Kerbela et Nedjef.

Les Persans, eux aussi, se rendent à Kermanschach, d'où ils vont suivre la même route que leurs coreligionnaires caucasiens. Les Persans du Sud, eux, se rendent aux Lieux Saints par mer. De Bender Abbas, ou de Bandar Bouchir, ils débarquent à Bassorah, d'où ils vont gagner Bagdad en remontant le Tigre. C'est également à Bassorah que vont débarquer les pèlerins hindous.

Pour les Syriens, deux routes sont offertes : l'une, dite la route d'Alep, passant par Dair-Al-Zour; l'autre, la route du désert, allant directement de Damas à Bagdad.

Si nous avons tant insisté sur ces itinéraires, c'est que nous aurons l'occasion de montrer que le choléra suit trop souvent la même voie que les pèlerins.

CHAPITRE III

LES LIEUX SAINTS

Les Lieux Saints Chiites se trouvent en Mésopotamie.

Ce sont : *Kerbela*, *Nedjef*, *Kazimieh* et *Samara*. C'est là que sont ensevelis les douze imans Chiites ⁽¹⁾, et c'est là que les fidèles viennent chaque année accomplir leur pieux pèlerinage. Nous allons dire quelques mots de ces villes.

KARBELA ⁽²⁾ ou Meched-Hosseïn est une ville située au sud de Bagdad (à 80 kilomètres environ), au nord-ouest de Babylone, sur la rive droite de l'Euphrate.

Elle compte environ 50.000 habitants.

Elle tire son nom du drame fondamental de l'Islam Chiite : *L'assassinat d'Hosseïn*. Aussi le second fils d'Ali y a-t-il son tombeau, lequel se trouve au centre de l'ancienne cité, à côté de la mosquée. Tombeau et mosquée sont entourés d'une grande cour bordée de nombreuses chambres ou cellules habitées par les étudiants en théologie les plus pauvres et par les indigents.

C'est aussi à Kerbela qu'est enseveli le frère d'Hosseïn : l'Iman Abbas.

L'organisation de la ville répond aux nécessités des pèle-

(1) Ali (gendre du Prophète), Hassan (fils d'Ali), Hussein (second fils d'Ali), Zeïnoulabidine (fils d'Hussein), Mohamed Bakir (fils de Zeïnoulabidine), Djafer (fils de Mohamed Bakir), Moussa Kazim (fils de Djafer), Ali (fils de Moussa), Mohamed-Edjouar (fils de Ali Ben Moussa), Ali Ennaki (fils de Mohamed Edjouar), Hassan Elas-Kari (fils de Ali Ennaki) et Mehdi (fils de Hassan Elaskari).

(2) Kerbela signifie : chose d'en haut.

rinages. Il n'y a que des caravansérails, des hôtels, des appartements à louer.

Elle comprend deux parties :

La vieille ville, qui est la plus étendue, où les rues sont étroites et souvent d'une saleté repoussante, les maisons basses, mal construites et mal aérées;

La nouvelle ville, qu'on appelle quartier Abbassié, où les rues sont relativement plus larges et plus propres.

Il y a à Kerbela des Ulémas Chiites de grand renom et des étudiants en théologie.

NEDJEF ou Meched-Ali. Cette ville de 30.000 habitants est à 150 kilomètres au sud de Bagdad, à 70 kilomètres au sud-est de Kerbela et à 5 kilomètres de la rive droite de l'Euphrate. Elle compte 4 à 5.000 maisons et un grand nombre de caravansérails destinés au logement des pèlerins.

Le grand Imam Ali est enseveli à Nedjef. Son tombeau a les mêmes dispositions que celui d'Hossein. La mosquée aux coupoles revêtues de feuilles d'or y est célèbre; 7 à 8.000 étudiants, la plupart persans, y viennent étudier la théologie enseignée par les Ulemas les plus célèbres du monde Chiite.

KAZIMIEH a 10.000 habitants, est située à 7 kilomètres au nord-ouest de Bagdad et à 2 kilomètres de la rive droite du Tigre. C'est là que sont les tombeaux de l'iman Moussa Kazim et de l'iman Mohamed Edjonad, placés comme à Kerbela et à Nedjef au milieu d'une vaste cour, à côté de la mosquée.

Ses rues sont également étroites, ses maisons insalubres. Peu d'étudiants en théologie étudient à Kazimieh.

SAMARA a 5.000 habitants; elle est située à 110 kilomètres de Bagdad.

Les tombeaux des deux imans Hossan Elaskari et Ali Ennaki sont élevés au milieu de la ville et ont la même disposition que dans les autres villes saintes.

Nous signalerons également comme autres Lieux Saints : Meched, où est enseveli l'Imam Rezam; et Ghom, où repose

Fatma, sa sœur. Mais ces deux villes se trouvent en Perse et ne reçoivent la visite que des pèlerins indigènes : c'est pourquoi nous ne leur accorderons pas un intérêt spécial.

Nous allons examiner maintenant l'état hygiénique des Lieux Saints.

On est frappé en lisant la thèse de Patchedji Hadi ⁽³⁾ par l'état précaire de l'hygiène en Irak, et en particulier aux Lieux Saints.

D'abord les cadres du service d'hygiène sont très difficiles à remplir. Et ceci pour deux raisons : « 1° La plupart des médecins irakiens ne veulent guère servir en dehors des trois grandes villes de la Mésopotamie. Les médecins non irakiens refusent aussi généralement de prendre du service dans les localités autres que Bagdad, Mossoul ou Bassorah, sous prétexte qu'ils n'y trouvent point une pratique privée suffisante ⁽⁴⁾. C'est ainsi que pas plus à Kerbela qu'à Nedjef, Kazimieh ou Samara, on ne trouve un seul médecin municipal. De plus, l'hôpital de Kerbela a 20 lits, celui de Nedjef 10, celui de Samara 12. » Sans commentaire !

La question de l'eau est aussi angoissante.

A Kerbela, il n'existe ni source ni fontaine susceptible d'assurer le ravitaillement des habitants. C'est dans le canal d'Al Hosseinia, qui aboutit à l'Euphrate, que les habitants puisent l'eau nécessaire à leur boisson. Ces eaux sont généralement troubles et tiennent en suspension de la vase, des débris végétaux et animaux, des larves, etc. Elles sont conservées dans de grands tonneaux en terre cuite et utilisées dès qu'elles se sont décantées et éclaircies.

A Kerbela, on trouve aussi des bassins remplis par les puits d'eau et divisés en deux parties : l'une servant aux besoins du ménage, l'autre aux ablutions rituelles. Les eaux de ces bassins croupissent des mois entiers et, en été, dégagent des odeurs pestilentielle.

(3) Patchedji Hadi, *Etat actuel de l'hygiène en Irak* (thèse de Paris, 1928).

(4) Extrait du rapport du sous-secrétaire d'Etat à l'hygiène, Irakie, Rapport par Patchedji, 1923.

A Nedjef, l'alimentation est encore plus compliquée, car les habitants sont obligés d'aller à Koufa, à quelques kilomètres, pour puiser l'eau dans l'Euphrate.

Enfin, conclut Patchedji : « Il faut avouer que, dans les principales villes de l'Irak, les égouts, les moyens employés pour se débarrasser des immondices, ainsi que le nettoyage des rues et des voies publiques, dont certaines constituent de véritables latrines, sont absolument primitifs. »

CHAPITRE IV

TRANSPORT DES CADAVRES CHIITES

A l'abri des agitations humaines, à l'ombre d'un tombeau vénéré, goûter l'éternel repos : voilà la suprême félicité pour un Chiite, car Allah pardonnera tout aux pécheurs ensevelis en terre sacrée.

Aussi les fidèles prennent-ils toutes les dispositions testamentaires pour reposer après leur mort en un lieu saint. C'est le pèlerinage après la mort, le pèlerinage des cadavres, obligatoire pour tous les Musulmans Chiites, sauf pour les indigents.

Dans les quatre Lieux Saints, l'enterrement est méritoire, mais Nedjef est convoitée après la mort comme Kerbela l'est pendant la vie (Cassim Izzédine).

Il y a à Nedjef un vaste cimetière qui entoure la ville de trois côtés et qui s'en trouve si peu éloigné que 300 mètres à peine séparent les murailles d'enceinte et les premiers tombeaux.

A Kerbela, le cimetière est moins grand et plus éloigné des centres habités : à environ un kilomètre des dernières maisons. Les cimetières de Kazimieh et de Samara, situés à 300 mètres des enceintes, sont destinés aux inhumations locales provisoires, car les cadavres devront tôt ou tard être transportés à Nedjef, ou plus rarement à Kerbela.

Mais il existe aussi des cimetières au centre même des Lieux Saints, dans les mosquées des Imans :

Une à Nedjef, dans la mosquée d'Ali;
Deux à Kerbela : une dans la mosquée d'Hossein,
l'autre dans celle de l'Iman Abbas;
et une à Kazimieh dans la mosquée des Imams.

La cour des mosquées est pavée; sous le pavé, il y a des voûtes souterraines qu'on appelle « serdabs » : Ce sont, dit Clémow, des excavations pouvant contenir chacune 10 à 50 cadavres. La plupart sont à peine recouvertes par des dalles en pierre, et jamais hermétiquement closes.

Dans les chambres autour de la cour, ainsi que dans les galeries qui entourent les tombeaux, il y a également des serdabs. On en trouve jusque dans les rues, les khans et les maisons particulières.

A Nedjef, on compte environ un millier des serdabs uniquement dans la mosquée (les autres étant incomptables).

A Samara, il n'y en a point; lorsqu'on veut enterrer un Chiite, on enlève le pavé, on creuse une fosse, on y dépose le cadavre et on y remet le pavé en place.

Il va sans dire que les serdabs finissent par se remplir. Aucune importance ! On les vide, et les ossements servent, ô sacrilège ! à chauffer les bains publics ! Evidemment, les pèlerins ignorent ce petit détail, car il est probable que, s'ils savaient l'utilisation dernière de leurs pauvres os, ils hésiteraient peut être à s'assurer, après la mort, le voisinage avec les imams. Et les places se paieraient moins cher dans les cimetières et les mosquées, car il faut être relativement riche pour s'offrir ce luxe.

Et plus la place est proche du tombeau de l'imam, plus les frais de l'enterrement sont élevés.

Ainsi en 1914, à Nedjef, d'après Clémow (1), le prix d'un ensevelissement était de 50 francs seulement dans le cimetière; de 200 à 1.200 francs dans la cour de la mosquée; enfin, dans le Revak-I-Shérif, ou endroit immédiatement autour de la tombe d'Ali, il fallait compter 4 à 5.000 francs.

Mais quel sacrifice ne ferait-on pas pour s'assurer le paradis ! Aussi, nombreux sont les cadavres qui, chaque année, arrivent de Perse, des Indes, de Syrie et de Russie (2).

(1) Clémow, *The schiah Pilgrimage*, 1923.

(2) On a vu des cadavres venant d'Autriche, d'Allemagne, de Siam et même des Etats-Unis.

A Nedjef, en 1913, il y eut 15.086 inhumations; à Kerbela, 4.252 (d'après la statistique de Clémow).

M. Gilmour a bien voulu nous donner ces statistiques récentes : En 1929, le total des cadavres ensevelis en Lieux Saints irakiens fut de 15.870; en 1930, il fut de 15.050.

Cette numération globale comprend l'ensemble « *des cadavres frais* » et « *des cadavres secs* ». Les premiers sont ceux qui n'ont pas encore été ensevelis ou qui l'ont été pendant moins de trois ans; les seconds sont ceux dont la mort remonte à plus de trois ans et qu'on réduit à l'état de squelette (la première inhumation ayant été faite dans le pays où est mort le Chiite).

Cette distinction a été établie par les autorités du pays afin de limiter les provenances de cadavres. Car, nous le verrons dans le chapitre ultérieur, une loi, d'ailleurs insuffisante, réglemente le transport des cadavres. Il faut que trois ans au moins se soient écoulés depuis la mort pour que le transport soit autorisé; or, comme on préfère que l'inhumation définitive ait lieu immédiatement ou le plus tôt possible, on recourt aux translations clandestines.

Et la contrebande joue en grand : Elle constitue un commerce organisé qui a ses agents spéciaux, ses moyens propres et ses routes réservées.

Et toutes les fois que quelque arrivage de pèlerins est annoncé, les contrebandiers se rendent à la rencontre de la caravane et même au delà : ils passent contrat avec les pèlerins, reçoivent les cadavres qu'on leur confie et leur font transiter la frontière par des voies détournées et, souvent (si nous en croyons Clémow), atteignent la nuit les cimetières et, défiant les autorités, enterrent les cadavres qu'ils apportent avec eux sans se soumettre à une formalité quelconque. D'autrefois, ce sont les pèlerins eux-mêmes qui essaient de passer les restes funéraires de leurs parents, en les dissimulant dans des sacs de blé ou de riz. Souvent, une femme cachant, sous ses robes, les os de ses parents morts se présente à la douane en se déclarant enceinte si un agent trop indiscret s'inquiète de son embonpoint !

Une fois, raconte Clémow, une femme se présenta portant dans ses bras ce qui semblait être un bébé : une inspection plus approfondie montra que c'était un sac d'ossements sur lequel un visage d'enfant avait été peint. Et c'est seulement parce que la femme outrepassait le rôle de la mère passionnée que la fraude fut découverte !

Dans d'autres cas, on a vu des pèlerins réduire les os de leurs parents en poudre et essayer de les passer comme farine. Mais, en général, le transport vers les lieux saints n'est pas fait par les parents ou les amis du défunt. Les cadavres sont confiés, contre reçu, à l'entrepreneur des transports funèbres; et celui-ci ne part que lorsqu'il a réuni assez de morts pour payer les frais du voyage, ou mieux, pour réaliser d'importants bénéfices.

Et ce sont des ambrassades, des vociférations et des prières invoquant le nom d'Allah dès que la caravane prend le départ pour le lugubre voyage. Et pendant des mois il faudra traverser le lit des torrents, franchir les montagnes, connaître la glace des sommets et la brûlure de la plaine.

Voici comment Norden ⁽³⁾ décrit cette caravane des morts : « Il y avait des Fords transportant des cercueils, il y avait des chameaux, des chevaux et des ânes; il y avait des hommes trébuchant dans le désert sur le sable de la route, avec un paquet oblong posé comme un fusil en travers des épaules. Aussi variés que les moyens de transport étaient les cercueils. Certains étaient faits en série, la plupart, entourés d'une corde, étaient en planches mal équarries, jointes d'une main peu experte. Certains étaient en osier. Et d'un colis porté à dos d'homme, j'aperçus des os qui sortaient... Chose curieuse, les porteurs ne semblent ressentir ni répugnance ni crainte dans cette étroite promiscuité, avec les restes humains pourrissants.

» Ils sont si zélés pour accomplir leur simple mission ou

(3) Herman Norden, *Sous le ciel de Perse*, Paris, 1929.

s'acquitter scrupuleusement de la tâche pour laquelle on les a payés que beaucoup prennent la précaution de mettre des pommes dans le cercueil, espérant qu'elle atténueront l'odeur et empêcheront la découverte du corps. On m'a dit que, quelquefois, ces pommes se trouvaient plus tard aux étalages des marchés. »

Mais les porteurs ne sont pas toujours aussi dévoués : « Un ex-fonctionnaire au service du Gouvernement britannique (raconte encore Norden) a dit avoir vu un bateau chargé de cadavres remonter la rivière à destination de Kerbela, via Hella. Le bateau était revenu en moins de temps qu'il n'en fallait pour faire le voyage. On fit une enquête, le batelier avoua qu'il avait jeté les cadavres à l'eau, mais il exhiba un papier, signé par un Mollah, certifiant que les corps avaient été bénis et enterrés à Kerbela. Ils ne sauront jamais la différence, voyez-vous, allégua-t-il pour atténuer sa malhonnêteté et celle du prêtre. »

Enfin, lorsque la caravane arrive à la frontière ⁽⁴⁾, les paquets de toile sont décordés et leur contenu examiné, puis classé en deux groupes : « marchandise blanche et marchandise verte ». Les colis désignés pour faire partie de la marchandise blanche seront les cadavres momifiés, desséchés, ne présentant aucun germe de putréfaction.

Ceux qui seront classés dans la marchandise verte sont les cadavres dont l'embaumement hâtif ou mal fait amène un état de décomposition facile à reconnaître à la teinte ou à l'odeur. Ceux-là n'auront pas le droit d'entrer en Irak, à moins d'être dans un cercueil.

Suivant les instructions reçues de la famille et l'argent dont il dispose, le chef de la caravane commandera les cercueils aux villages les plus proches, qui vivent uniquement de cette industrie; ou alors les pauvres morts seront condamnés à être enterrés sur place et, le jour du jugement dernier, auront quelques kilomètres à faire pour se rendre à l'appel du Seigneur.

(4). Titanya, *La Caravane des morts*, Paris, 1930.

Arrivé à la Ville Sainte, le convoyeur est la proie des employés des pompes funèbres. Ces personnages, par les ruses les plus astucieuses, essaient de se faire confier les cadavres... et surtout l'argent nécessaire aux frais de l'inhumation.

Et Djamchidi-Djahansouzi dit avoir vu ces scélérats creuser une fosse de un mètre environ et y verser des sacs d'ossements sans plus de précaution.

Il rapporte, en outre, qu'en enlevant la vase du bassin de Kerbela, on a retrouvé des ossements humains qui avaient été jetés là par les employés des pompes funèbres, afin de s'éviter de plus grandes difficultés pour les faire disparaître.

... Et le katerji ⁽⁵⁾ regagnera son pays en assurant ses clients qu'il a obtenu des places de choix, très, très près du tombeau de l'Imam vénéré !

Voilà ce qu'est le transport des cadavres.

Il est inutile d'épiloguer sur les conséquences hygiéniques d'une telle pratique.

On conçoit fort bien le grand danger qui en résulte pour la santé des pèlerins circulant en permanence autour de ces cadavres et pour celle des habitants de la mosquée, qui sont ordinairement très nombreux et qui logent pour ainsi dire avec les morts, dont ils ne sont séparés que par une voûte, et avec lesquels ils peuvent se mettre en contact en enlevant un pavé de leur chambre...

(5) Chef de la caravane.

CHAPITRE V

LES PELERINAGES ET LE CHOLERA

Nous avons montré dans les chapitres précédents ce que sont les pèlerinages Chiites. Nous allons maintenant essayer de faire ressortir leur rôle (souvent ignoré) dans l'épidémiologie du choléra dans le Proche-Orient.

« Les émigrations humaines, a dit Proust, ont été dans le passé et sont encore dans le présent la cause de nombreuses épidémies. »

C'est un axiome qu'on ne saurait nier. Il a ici d'autant plus de valeur que le territoire de ces migrations est une région qui a été ravagée par toutes les grandes pandémies cholériques. Si le choléra règne en Mésopotamie, les 60 ou 100.000 pèlerins qui accourent de tout l'Islam Chiite le sèmeront sur la route du retour, et le rapporteront dans leur pays. Si, au contraire, le choléra est dans le pays d'origine des pèlerins, ceux-ci l'apporteront avec eux et l'installeront dans les Lieux Saints. A ce propos, nous rappellerons que plus d'un million de Chiites vivent dans l'Inde, le berceau du choléra.

Et, d'ailleurs, le choléra trouvera dans les Lieux Saints toutes les conditions favorables à son développement. Toutes ces conditions, nous les avons laissé entrevoir au cours des pages qui précèdent, nous allons essayer de les stigmatiser.

Ce sont :

1° L'ENCOMBREMENT. — L'encombrement (pèlerinages, ar-

mées), a dit Proust, joue dans la propagation et le développement du choléra un rôle considérable.

Or, il est à son comble aux Lieux Saints pendant les périodes d'affluence, en général fin septembre. On installe dans les chambres un si grand nombre de pèlerins que chacun d'eux ne dispose que d'une place à peine suffisante pour se coucher. Dans une chambre où trois pèlerins par exemple pourraient être logés convenablement, on en place 15 à 20 (Cassin-Izzédine). Les moutaruefs ⁽¹⁾, qui guident les pèlerins dans leur dévotion, se chargent de leur trouver des logements. Mais avant l'arrivée des caravanes, ils louent pour leur compte de nombreuses maisons et y entassent autant de pèlerins qu'ils peuvent. L'encombrement a deux influences néfastes. En premier lieu, une grande partie des pèlerins étant composée de gens épuisés, soit par l'âge, soit surtout par les privations de toutes sortes et les fatigues qu'ils ont endurées pendant le voyage, on comprend facilement l'action déplorable de l'encombrement sur ces masses. Enfin, en augmentant le nombre des individus qui se trouvent en contact avec les malades atteints de choléra, l'encombrement rend le fléau beaucoup plus redoutable.

2° L'ÉTAT DES HABITATIONS DES PÈLERINS. — Nous avons, en étudiant les Lieux Saints, parlé des maisons mal construites et mal aérées, et Cassin-Izzedine nous dit que lorsque les logements sont pleins on loge les pèlerins dans des caves, où l'air ne pénètre que difficilement et le soleil jamais.

De plus, la malpropreté des habitations est très grande, d'autant plus que l'encombrement est à son maximum. Ces deux facteurs s'ajoutant augmentent les ravages du choléra.

3° LA MAUVAISE NOURRITURE. — Il est hors de doute que la misère physiologique rend les masses plus aptes à contracter les maladies épidémiques. Et, en effet, nous l'avons dit, la majorité des pèlerins est composée de pauvres gens qui vivent

(1) Mot arabe, qui désigne celui qui précède les pèlerins dans les circonvolutions de sept fois autour de la maison de Dieu.

de mendicité, qui arrivent aux Lieux Saints épuisés par la fatigue et les privations; ils se contentent souvent comme nourriture de quelques fruits crus (pastèques, dattes) et d'eau. Or, Violle, dans son traité sur le choléra, ne dit-il pas : « Les organismes fatigués, débilités, amaigris, anémiés, quelle que soit la cause de cet état, sont hautement prédisposés au choléra. Les « bas quartiers » les rues sales, habitées par une population mal propre, dense, mal nourrie, paient un tribut considérable à la maladie. »

4° LES CADAVRES PUTRÉFIÉS. — Nous avons dit, au chapitre précédent, comment les cadavres étaient transportés dans les mosquées, comment ils y étaient ensevelis, et comment des serdabs mal fermés s'échappaient des odeurs maléfiques, rendant souvent les cours des mosquées inabordables.

Mais il est très délicat de faire ressortir l'influence exacte de ces cadavres dans le développement du choléra.

Nous ne croyons pas à la transmission directe de la maladie d'un cadavre cholérique à un homme sain. Car, en effet, le vibron disparaît au fur et à mesure de la putréfaction de l'organisme. Il cède peu à peu la place aux autres bactéries du cadavre. « D'une façon générale, dit Violle, il persiste deux ou trois jours après la mort chez le sujet qui eut des selles riziformes abondantes, où il se trouvait en grande quantité. » Donc, les cadavres venant de pays éloignés ne pourront être soupçonnés dans la genèse du choléra. Mais le rôle, comme cause favorisante, doit s'interpréter par leur putréfaction.

Dans l'Antiquité, on faisant intervenir les « miasmes » dans la production d'une épidémie; le mauvais air était la cause du paludisme; le choléra fut une des maladies dont l'origine était également attribuée à des émanations malsaines.

Dans les vieux traités, on relève ainsi un nombre incalculable d'exemples à l'appui de cette théorie. De nos jours, on a réagi contre cette conception.

Et, pourtant, elle n'est pas toute dénuée de fondement et il peut y avoir là une cause favorisante.

Henri Violle à ce propos, dans son traité sur le choléra, dit que ces conditions malsaines agissent en amoindrisant la résistance de l'organisme, en surmenant certains organes de défense, tels que le foie, en provoquant des troubles intestinaux.

Pour Cassin-Izzedine les gaz de putréfaction se dégageant des serdabs, « produisent une intoxication qui se traduit par un grand malaise et par de l'inappétence et qui met le tube digestif dans un état d'irritation si prononcé que la moindre cause peut le troubler » .

Et nous savons, d'autre part, le rôle des troubles intestinaux dans la détermination du choléra.

C'est pourquoi nous pensons avec Proust ⁽²⁾ que « le rôle des cadavres n'est pas douteux : ils créent des conditions de putridité qui contribuent à augmenter la maladie. Dans le cas d'épidémie importée par les pèlerins, il est difficile de faire la part des morts et celle des vivants; cependant il est permis d'affirmer que si les cadavres persans en tant que cadavres putréfiés ne donnent pas naissance au choléra, ils sont, par contre, les agents très actifs de cette maladie ».

Voilà quelles sont les causes principales favorisant le développement du choléra par les pèlerins Chiites.

Fauvel avait bien compris les dangers des caravanes persanes. « Les pèlerinages Chiites, dit-il, produisent chaque année aux environs de Moharrem un grand mouvement convergent de caravanes vers la Mésopotamie et, plus tard, un mouvement inverse, de sorte que, dans un sens comme dans l'autre, les caravanes sont, en Perse comme en Mésopotamie, les agents propagateurs par excellence du choléra. » ⁽³⁾.

Nous allons essayer de vérifier ces conclusions en montrant le rôle de ces pèlerinages dans les grandes pandémies qui ont ravagé le Proche-Orient.

(2) Proust, *Défense de l'Europe contre le choléra*.

(3) Fauvel, *Travaux du Comité consultatif d'hygiène publique de France*, t. IV, p. 53.

PREMIER EXODE. — En 1821, pour la première fois, le choléra s'échappa de son foyer d'origine : de Bombay, il arriva à Bassorah, par le golfe Persique (juin). « Une fois sur le territoire mésopotamien, le choléra trouvait tous les moyens favorables à son développement et prenait rapidement le chemin de Bagdad et des villes saintes : Kerbela et Nedjef, d'où les pèlerins Chiites le transportèrent en Perse. » (4). Sur le territoire persan, il fit d'innombrables victimes, à Ispahan, Chiraz, Téhéarn et surtout Meched (ville sainte). Ravageant la Perse et la Mésopotomie pendant trois ans, il fit son apparition sur la mer Caspienne en août-septembre 1823. Il s'éteignit en Astrakan.

DEUXIÈME EXODE. — De 1827 à 1837, le choléra ravagea le globe entier, mais là nous ne trouvons pas les preuves officielles du rôle des pèlerinages Chiites.

TROISIÈME EXODE. — De Bombay, où il est depuis 1841, le choléra gagne Bassorah en 1846 par le Golfe persique. Par voie terrestre, il suit les caravanes et atteint l'Afghanistan, où il règne deux ans (juillet 1844, début 1846). Il gagne la Perse (Meched en février 1846), d'où il va poursuivre sa marche vers l'Europe par la Caspienne, le cours de la Volga et la Russie. Cette fois la Perse a été atteinte par deux voies différentes. Mais de ce passage, il va résulter un foyer secondaire, sur le littoral de la Caspienne, où des germes pathogènes étaient restés à l'état latent (5), d'où, après exaltation de la virulence de ces germes, l'explosion de nouvelles épidémies en Perse en 1856.

« Le choléra sévissait à Téhéran et avait atteint Ker-manchach. En octobre 1856, 3.000 pèlerins Chiites sont en quarantaine à Kanizitih; il y a 8 à 10 cas par jour. Ils dérobent les cadavres, qu'ils jettent dans le désert et dans la Dialah, ainsi que leurs malades, qu'ils cachent parmi leurs

(4) Suleyman Habibollah, *Etude sur le choléra en Mésopotamie* (thèse Paris, 1929).

(5) Proust, *Choléra : étiologie, prophylaxie.*

bagages à la vue des agents de la santé. Un soulèvement a lieu, plusieurs centaines s'enfuient. Le choléra gagne Bagdad. La quarantaine est violée; 5.000 pèlerins, dévorés par le choléra, sont aux portes de Bagdad, suivis par d'autres caravanes, décimées par le fléau. Ils menacent d'entrer dans la ville; on est obligé de les repousser par la force armée. » (6).

Le choléra est en Mésopotamie, où il va rester jusqu'à 1862.

QUATRIÈME PÉRIODE. — En 1865, le choléra est importé à La Mecque par les pèlerins indiens (30.000 victimes pendant le pèlerinage). De là, il envahit l'Égypte, puis accompagne les pèlerins partant par le canal de Suez pour l'Europe, d'une part.

Puis gagne la Mésopotamie d'autre part. Nous donnons la parole à Bartolletti (7). « Le choléra est arrivé à La Mecque à Bagdad ou, pour parler plus exactement, à Nedjef et à Kerbela par deux courants :

» 1° par la mer Rouge, Mascate, Bassorah, et le Tigre ou l'Euphrate;

» 2° par Alexandrie, Beyrouth, Alep et Diarhékir.

» Aussi, l'épidémie partant de La Mecque avec le pèlerinage suivit à Kerbela, autre lieu de pèlerinage.

» Dès le 17 juin, on savait à Bagdad que les pèlerins persans, divisés en plusieurs colonnes, suivaient les deux routes que nous venons d'indiquer. Le 18 août, le choléra éclatait à Mascate; le 4 septembre, à Bassorah.

» Pour remonter de Bassorah à Bagdad, deux voies lui étaient offertes, celle du Tigre et celle de l'Euphrate, mais le Tigre est une voie déserte. Le choléra va donc remonter l'Euphrate avec les pèlerins persans. Il éclate successivement à Kourna, à Suk-El-Chuck, à Samawat, à Divaniech, à Nedjef et à Kerbela : *C'est exactement la route des pèlerins.* A

(6) Bartoletti, *Conférence internationale d'hygiène de Paris de 1866*, vol. 1, n° 14, p. 15.

(7) Bartoletti, Rapport à l'Académie de médecine, séance du 5 juill. 1866, rapportée par Fauvel.

Nedjef, du 17 septembre au 3 décembre, il y eut 336 décès; à Kerbela, 1.478, et à Bagdad, 262. Le choléra s'est aussi déclaré à Kasimieh, autre lieu de pèlerinage à une heure de Bagdad.

» Par la deuxième route, celle de Syrie, les pèlerins persans, ayant infecté Alep, se sont divisés en deux colonnes : l'une suivra l'Euphrate, l'autre le Tigre, et toutes deux aboutiront à Kerbela, y portant le choléra après l'avoir semé sur leur passage. »

Le choléra a donc été apporté par deux voies différentes dans les Lieux Saints, il va y faire d'innombrables victimes. Les habitants des villes saintes abandonnaient les maisons pour aller se réfugier dans les montagnes et propager « le Vaba » (8), tandis que les pèlerins courageux assistaient à la fête et arrêtaient les fugitifs en leur disant : « Si Allah a signé ton arrêt de mort, tu mourras aussi bien sur la montagne. »

De Mésopotamie, le choléra gagne la Perse en suivant la route des pèlerins de retour (il éclate à Suléimanieh le 13 novembre) et il y restera jusqu'à 1869, pour y réapparaître de nouveau en 1870. « Il y fut ramené à la suite d'un pèlerinage entrepris par le schah à Kerbela, en Mésopotamie, où le choléra n'était pas entièrement éteint. L'affluence des pèlerins à cette occasion eut pour effet une recrudescence et fut lors de leur retour une cause puissante de leur propagation. Toujours est-il que le choléra reparut sur leur passage depuis le golfe Persique et Chiraz jusqu'à Téhéran. » (9).

CINQUIÈME EXODE. — En 1889, l'épidémie de Bombay gagne le golfe Persique. Voyons quels ont été les vecteurs de la maladie (10). « Le Docteur Lubicz signale que 22 vapeurs de la British India Cie venant de Bombay mouillèrent à Bassorah du 2 mars au 19 juillet 1889, y apportant des cadavres de

(8) Choléra.

(9) Communication à l'Académie de médecine par Fauvel en 1872.

(10) Communication à l'Académie de médecine sur le choléra en Mésopotamie et en Perse de 1889 à 1890, par Proust : *Défense de l'Europe contre le choléra*.

Chiites hindous, des pèlerins hindous allant aux Lieux Saints (Kerbela et Nedjef). Or le choléra était à Bombay. Et le Docteur Lubicz pense que l'importation a été l'œuvre du navire *Arabia* (il y eut à bord 3 cas de mort par suite de « vomissements et diarrhée ») ou plus certainement du navire *Satara*, qui arrivait à Bassorah le 29. Ce bateau avait à bord 176 passagers, dont 133 pèlerins Chittes, tous ces derniers suspects, sauf 19.

Ils débarquèrent à Mohammarah pour éluder la quarantaine à Bassorah et se dirigèrent vers les Lieux Saints Chiites par l'Euphrate et firent leur première escale à Nasrié. Et c'est justement dans cette ville que furent signalés les premiers cas de choléra en août 1889. De là le choléra gagna la province de Bagdad et la province de Mossoul, ainsi que la Perse à la fin en 1889 », où il régnera pendant deux ans. En 1892, invasion de l'Europe par la Caspienne et la Russie.

SIXIÈME EXODE. — 1900 : Le choléra ravage l'Inde entière. De la province de Malabar en 1901, les pèlerins mulsumans l'introduisent à La Mecque, d'où il gagne la Syrie (1902), où il fait 30.000 victimes. Il prend ses quartiers d'hiver à Damas; au printemps 1903, il s'enfonce jusqu'à l'Euphrate et gagne Bagdad, d'où il va rayonner vers toute la Mésopotamie, le golfe Persique et la Perse. « Le fléau régnait à Kerbela », écrit le Docteur Coppin (11). Un médecin persan de Tanris était à cette époque en pèlerinage à Kerbela et il me donna les renseignements suivants : Les premiers cas furent constatés à Kerbela, où il y avait beaucoup de pèlerins le 3 du mois de Ramazan, c'est-à-dire le 17 novembre 1903. Les pèlerins étaient très nombreux, et le fléau fit, dès le début, beaucoup de victimes.

L'épidémie sévissant à Bagdad et à Kerbela, il était abso-

(11) Docteur Coppin, *Rapport sur l'épidémie du choléra qui sévit en Perse en 1904 et sur l'état de l'hygiène actuel* (Ann. d'Hyg. et de méd. col., Paris, 1905, VIII, 271-282).

lument certain que le fléau suivrait la route des caravanes de retour.

Le choléra a parcouru exactement la route des pèlerins; des cas ont été signalés dans les villages sur la route de Bagdad, depuis cette ville jusqu'à la frontière turco-persane. De Kasri-Schirin, village persan de la frontière, les caravanes vont toutes à Kirmanshah; là les unes prennent la route d'Amadan pour aller à Téhéran; les autres se dirigent vers le nord, pour aller à Tanris.

Le 20 mars, quelques cas éclataient à Kirmanshah. L'épidémie regagna rapidement Amadan (avril), puis Koum (mai), ville sainte de 46.000 habitants, sur la grande route d'Ispaham à Téhéran. En quelques jours, l'épidémie atteignit Téhéran, où elle fit des ravages inquiétants. Les décès s'élevèrent jusqu'à 500 par jour. Il y eut 70.000 morts. (12).

La première victime fut un médecin français, le Docteur Vaume. Sur la route qui va de Kirmanshah à Tanris, il n'y eut que des cas isolés qui s'arrêtèrent à 150 kilomètres au-dessus de Tanris, car c'est une voie désertique traversant des massifs montagneux très froids. De la Perse (Meched, ville sainte), l'épidémie gagne Recht et la Caspienne, Bakou et Astrakan. C'est là qu'éclata l'épidémie de 1909.

ÉPIDÉMIES RÉCENTES. — Il serait fastidieux de décrire les maintes petites épidémies qui se sont succédé, en Mésopotamie et en Perse, de 1904 à 1923, et où nous n'avons d'ailleurs pu retrouver le rôle propagateur des pèlerins Chiites.

On peut dire que dans les vingt premières années de notre siècle le choléra a subi là une éclipse presque totale pour ne réapparaître qu'en 1923 (13).

L'épidémie débuta le 2 août à Abadan, à 50 kilomètres au

(12) Suleyman Habibollah, *Etude sur le choléra en Mésopotamie*, et Akrawi, *Choléra en Perse*. (thèse Paris, 1908).

(13) Cassim-Izzedine, cependant, signale, dans son livre sur le *Pèlerinage Chiite et l'hygiène*, que les pèlerins persans ont apporté, en 1914, le choléra aux Lieux Saints Irakiens, où il a fait de très nombreuses victimes, ainsi que dans les villayets de Bagdad et de Bassorah.

sud de Bassorah : trois cas suspects furent signalés dans les raffineries de pétrole de l'Anglo Persan Oil Cy. Le 3 août trois nouveaux cas de choléra confirmés se produisirent aux portes de Bassorah parmi les coolies travaillant sur les bateaux de la British India Steam C^{ie}.

D'Abadan, le choléra suivit le fleuve Karoun et atteignit Mahommarah (48 cas) et l'Ahwaz (13 cas).

A Bassorah, il éclatait en pleine ville le 13 août. Et de là, malgré l'arrêt du trafic des pèlerins indiens et persans du sud et la suspension des voyages de troisième classe entre Bassorah et toute autre région de la Mésopotamie, malgré le contrôle sanitaire, des passagers venant de Bassorah, allant dans les autres villes irakiennes, malgré toutes ces précautions, le choléra apparut à Amarah, puis surtout à Bagdad. Dès lors, nous dit Suleyman Habibollah ⁽¹⁴⁾, « le choléra régna en maître dans toutes les régions de l'Irak, s'étendant du golfe Persique jusqu'au nord de Bagdad. L'épidémie sévissant à Bagdad et aux Lieux Saints au moment où les Persans viennent faire leur pèlerinage du 22 Shawwal (fin septembre), il était absolument certain que le fléau suivrait la route des pèlerins de retour. En effet, malgré l'injection de centaines de milliers de doses de vaccin anticholérique aux pèlerins qui avaient envahi les Lieux Saints, le choléra faisait son apparition à Kasri-Shirine, village de la frontière, d'où il va gagner la Perse. »

Sur les épidémies d'hier : celle de 1928 et 1930, nous n'avons pas retrouvé de rôle des pèlerinages Chiites.

Nous pensons avoir mis en évidence qu'en Mésopotamie et en Perse tout comme dans l'Inde, les pèlerinages sont la cause principale du développement et de la propagation du choléra.

(14) Suleyman Habibollah, *Etude sur le choléra en Mésopotamie* (thèse Paris, 1929).

CHAPITRE VI

PROPHYLAXIE DES PELERINAGES CHIITES

I. — Mesures de prophylaxie internationale ⁽¹⁾.

L'Irak et la Perse, ayant adhéré à la Convention de Paris de 1926, sont soumis aux règles de prophylaxie internationale, dont voici dans ses grandes lignes la plus récente réglementation.

TITRE PREMIER

1° La déclaration des cas de choléra aux gouvernements et à l'O. I. H. P. est obligatoire, ainsi que les mesures adoptées sur l'évolution des cas signalés.

2° *Mesures à prendre dans les ports et aux frontières de mer.* — On distingue :

a) Les navires « indemnes » : la libre pratique leur est accordée même s'ils proviennent de lieux infectés;

b) Les navires « suspects », qui ont eu à bord des cas de choléra, mais qui n'en n'ont plus eu cinq jours avant l'arrivée : un isolement à bord ou dans une station sanitaire (ne dépassant pas cinq jours), leur est appliqué, leur débarquement doit être autant que possible interdit.

c) Les navires « infectés » sont ceux à bord desquels il y a eu un cas de choléra moins de cinq jours avant leur arrivée :

(1) D'après la thèse du docteur Bouffier : *Protection de l'Europe contre le choléra*, Bordeaux, 1931.

ils sont soumis à une visite médicale; les malades sont débarqués et isolés; les passagers des équipages sont soumis à une observation qui ne doit pas dépasser cinq jours. Les passagers ayant un certificat de vaccination anticholérique datant de plus de six jours ou de six mois doivent être soumis à une surveillance seulement.

Les navires infectés doivent être désinfectés.

La vaccination anticholérique est recommandée aux administrations sanitaires.

3° *Mesures à prendre aux frontières terrestres*. — Chaque pays peut fermer une partie de ses frontières. Il doit alors désigner les lieux de passage autorisés où des stations sanitaires sont établies. Les voyageurs des trains provenant de pays infectés sont soumis en cours de route, par le personnel de la Compagnie, à une surveillance de leur état de santé. A leur arrivée, ils peuvent être soumis à une surveillance qui ne pourra dépasser cinq jours.

TITRE II

Relatif au canal de Suez et aux pays limitrophes : ne nous intéresse pas ici.

TITRE III

Il a trait aux pèlerinages.

Les pèlerins qui se soumettent à la vaccination sont dispensés de l'observation. Ils doivent être munis d'un billet d'aller et retour et justifier des moyens nécessaires pour accomplir le pèlerinage.

Les navires à moteur sont seuls autorisés à faire le transport des pèlerins au long cours.

Les pèlerins débarqués doivent être répartis en groupes autant que possible.

Les navires doivent remplir les conditions de confort et d'hygiène inscrits au Titre II (volume et surface par pèlerin,

ventilation efficace, locaux pour les femmes, lieux d'aisances, infirmerie, médecin).

L'embarquement des pèlerins doit être déclaré à l'avance, pour permettre l'inscription du navire, qui ne pourra lever l'ancre qu'après autorisation des autorités sanitaires. Les pèlerins voyageant en caravane doivent se soumettre au contrôle des stations quaranténaires terrestres.

TITRE IV

Il traite de la surveillance et de l'exécution des mesures précitées (par le Conseil sanitaire, maritime et quarantenaire d'Egypte).

II. — Les surveillances nationales.

1° La défense du golfe Persique :

a) Les rivages persans; le seul port important du point de vue de la surveillance est Bouchir;

b) Du côté arabe, l'organisation sanitaire comprend deux centres : l'île de Barnheim et le port de Koweït, où sont des fonctionnaires médicaux prêtés par le Gouvernement de l'Inde aux cheiks arabes;

c) Sur le canal du Chatt-el-Arab, trois postes de protection sanitaire : Abbadan, Mohammarah et Bassorah.

2° Sur la frontière irako-persane, deux postes seulement : Kasréchirine et Kanekin.

3° Le Gouvernement de Téhéran assure la protection de son littoral de la mer Caspienne dans les ports de Pahlevi, Bender Chah, Mechidissar, Astara, etc.

4° En Irak, un seul centre sanitaire important, Bagdad.

5° La frontière irako-syrienne, jusqu'en 1926, n'était nullement protégée. (Elle est pourtant franchie par les Musulmans allant à La Mecque et empruntant soit la « route d'Alep », soit la « route du désert », par Damas ou Caïffa.) Ce n'est qu'en 1926 que le Gouvernement irakien créa un poste de con-

trôle sanitaire à Ramadi, petite localité irakienne d'où divergent les deux routes d'automobiles.

Cependant, le Gouvernement syrien, de son côté, défend cette frontière par des barrages, et considère les voyageurs venant de Bassorah, Abadan et Mohammarah comme suspects, et leur fait subir une observation médicale et bactériologique de cinq jours.

III. — « Loi sur le transport des cadavres » (ou Corpse Law) *créée en 1924 par le Gouvernement irakien.*

Cette loi s'applique aussi bien aux cadavres étrangers qu'aux cadavres locaux.

Pour les cadavres étrangers, la loi comprend les modalités suivantes :

1° Tout cadavre est sujet, aux frontières, à une inspection de la part de l'Autorité sanitaire, qui délivre, en cas d'avis favorable, un « permis de transport » ;

2° *Tous les cadavres secs* sont admissibles à condition qu'ils soient bien enveloppés ou enfermés dans des cercueils ;

3° *Tout cadavre frais* doit être :

enfermé dans un cercueil bordé de fer, de plomb ou de zinc ;

accompagné par deux certificats, l'un délivré par l'agent consulaire irakien du pays d'origine, attestant que son gouvernement permet l'entrée sur son territoire dudit cadavre ; l'autre, émis par l'autorité étrangère, notifiant que la personne n'est pas décédée d'une maladie infectieuse.

De plus, les cadavres frais ne peuvent être admis aux frontières que du 1^{er} novembre au 31 mars de l'année suivante.

Si toutes ces conditions ne sont pas satisfaites, le cadavre est renvoyé, ou mieux inhumé dans les cimetières des postes sanitaires ou des quarantaines.

Pour les cadavres locaux, la loi est très indulgente. Il n'y

a pour ainsi dire aucun contrôle, bien que la loi prescrive l'inspection médicale, la déclaration dans les trente-six heures qui ont suivi la mort.

Que faut-il penser de toutes ces mesures prophylactiques ?

Les frontières irako-persane et irako-syrienne sont insuffisamment protégées.

Et pourtant elles sont le théâtre d'un transit important. La première, nous avons vu au cours de ce travail, est franchie par les Persans allant aux Lieux Saints Irakiens, et par les commerçants; l'autre par les voyageurs se rendant en Syrie, à Damas, à La Mecque. Il faudrait donc que le Gouvernement irakien, en parfait accord avec les Gouvernements des pays limitrophes, installât sur ses frontières des postes sanitaires plus nombreux et mieux organisés, secourus au besoin par des lazarets.

Il faudrait également interrompre d'une façon radicale (en vertu d'ailleurs des conventions internationales) les pèlerinages et le transport des cadavres pendant les épidémies. Il faudrait, enfin, entreprendre l'assainissement des Lieux Saints Irakiens.

C'est à ces conditions qu'on acquerra une protection non seulement contre le choléra, mais contre toutes les affections épidémiques ou contagieuses.

CONCLUSIONS

I. — Le Chiisme, secte musulmane dissidente, a ses pèlerinages spéciaux en Mésopotamie (ou Irak) : Kerbela, Nedjef, Kazimieh, Samara, et ses adeptes en Russie d'Asie, dans l'Inde, et surtout en Perse et en Irak.

II. — Le choléra trouve dans les Lieux Saints, au moment des pèlerinages, tous les facteurs pouvant favoriser son développement : encombrement, mauvaise hygiène, nourriture insuffisante et malsaine, eau impure, habitations insalubres, gaz putrides se dégageant des « serdabs », où sont ensevelis les morts venant de tout l'Islam Chiite.

III. — De Perse en Mésopotamie, ou *vice versa*, les caravanes de pèlerins ont été et peuvent être encore les agents de diffusion du choléra.

IV. — La protection sanitaire de l'Irak, actuellement insuffisante, mérite l'attention des organisations internationales, car, de la Perse par la mer Caspienne et la Russie d'Asie, le choléra a trop souvent envahi l'Europe.

VU : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

H. BONNIN.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 29 mars 1933.

Pour le Recteur de l'Académie :

Le Doyen délégué,

C. SIGALAS.

BIBLIOGRAPHIE

- AKRAUR. — Etude de la peste en Mésopotamie. Thèse Paris, 1928.
- ALIKHAY. — Choléra en Perse. Prophylaxie et traitement. Thèse Paris, 1928.
- BOUFFIER. — Défense de l'Europe contre le choléra. Thèse Bordeaux, 1931.
- CASSIM-IZZÉDIVE. — Le choléra et l'hygiène à La Mecque, Maloine, édit., 1909.
- Le pèlerinage Chiite et l'hygiène, Maloine, édit., 1912.
- Défense sanitaire du golfe Persique, Maloine, édit., 1912.
- CLEMON. — Les pèlerinages et la surveillance internationale des épidémies. *The Journ. of State Med.*, vol. XXXIII, n° 6, juin 1925, p. 251.
- Les pèlerinages Chiites et Hadjis. *The Journ. of State Med.*, vol. XXXIII, n° 6, juin 1925, p. 251.
- COPPIN. — Rapport sur l'épidémie de choléra qui sévit en Perse (1904) et sur l'état actuel de l'hygiène. *Ann. d'hyg. et de méd. col.*, Paris, 1905, VIII, p. 271-282.
- DARMESTETER. — Coup d'œil sur l'histoire de la Perse, Paris, 1885.
- DJAMCHIDI-DJAHANSOUZI. — Les pèlerinages Chiites. Thèse Paris, 1930.
- DUGUET. — Le pèlerinage de La Mecque et le choléra au Hedjaz. *Presse médicale*, n° 14, 17 février 1932.
- Le pèlerinage de La Mecque, Paris, 1932.
- FAUVEL-BARTOLLETTI. — Conférence internationale de 1866, vol. I, n° 14, p. 15 et suiv.
- Travaux du Comité consultatif d'hygiène publique de France, t. IV, p. 55.

HONDAS. — L'Islamisme, Paris, 1908.

LE DANTEC. — Précis de pathologie exotique.

NORDEN (Herman). — Sous le ciel de Perse, Paris, 1929.

NEVEU-LEMAIRE. — Les grandes endémo-épidémies intercoloniales.

Presse médicale, Paris, 1922, p. 1061-1067.

PATCHEDJI. — Etat actuel de l'hygiène en Irak. Thèse Paris, 1928.

PROUST. — Choléra : Etiologie, prophylaxie. Paris, 1892.

— Défense de l'Europe contre le choléra, Paris.

— Hygiène internationale, Paris, 1873.

REINACH (S. Orphens). — Histoire générale des religions.

RENAN. — Histoire religieuse.

SULEYMAN HABIBOLLAH. — Etude sur le choléra en Mésopotamie.

Thèse Paris, 1929.

TITAYNA. — La caravane des morts, Paris, 1930.

VIOLLE. — Le choléra, Paris, 1919.

Bulletins de l'O. I. H. P. de 1914 à 1933.

Publications de la S. D. N. (section d'hygiène) :

Rapports mensuels épidémiologiques.

Relevé épidémiologique hebdomadaire.

Annuaire sanitaire maritime.

Bulletins de la Société de pathologie exotique.

Revue coloniale.

